

Attention, sale gueule

Stéphane Angelotti

Stéphane Angelotti

Attention, sale gueule

© Stéphane Angelotti, 2026

ISBN numérique : 979-10-439-0509-4

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

« Mais on ne la voit pas là, bon sang ! Les gens ne sont jamais contents... »

Ils croient que ça m’amuse, les passants qui me fixent, de me promener tête revêtue d’un sac-poubelle ? Il fait une chaleur à crever là-dedans. La sueur et les larmes se confondent sur les méplats de mon visage. Mais pour qui est cette sirène qui siffle sur cette voiture ? Elle s’arrête et un jeune policier brun, grand, en sort la main sur le holster de sa ceinture. Son arrivée intéresse la peuplade qui s’attroupe autour de nous. Dressé orgueilleusement en pantalon noir et chemisette blanche, c’est à moi qu’il parle.

« Vous faites quoi là ?

— Rien de mal, monsieur l’agent. C’est le jour où je dois aller à l’épicerie.

— Et t’y vas comme ça ?

— Mon accoutrement peut paraître bizarre, je sais.

— Ton accoutrement ?

— Ce que j’ai sur ma tête. Mais je suis en règle. »

Je dirige ma main vers l’intérieur de ma veste.

« D’ailleurs, monsieur l’agent, je... »

Il sort son pistolet et me braque sans que je puisse lui montrer mes papiers. Je lève des mains tremblantes. Il me plaque au sol et me passe des menottes.

Je me retrouve dans une pièce obscure de commissariat, assis derrière un bureau en métal gris lardé de rayures sur lequel gît mon sac-poubelle noir. J’aperçois sur un mur mon visage se contorsionner grâce à une glace sans tain derrière laquelle les huiles du poste, hilares, se payent ma tête. Le jeune policier qui m’a interpellé est beau malgré ses dents serrées de hargne. Il doit avoir du succès auprès des femmes mais ce n’est pas sa préoccupation présente.

« T'es un terroriste, c'est ça ?

— Quoi ? Mais non, monsieur l'agent, j'ai juste une sale gueule.

— Ça, entièrement d'accord. Le sac à déchets t'allait à merveille mais j'suis certain que tu préparais un coup tordu !

— Je n'avais que mes pauvres poings. C'est le jour où je dois aller à l'épicerie.

— Épicerie mon cul ! »

Le policier, après avoir tapé du poing sur le bureau, se calme et prend un air douxereux.

« Allez, avoue ta connerie. Je suis là pour protéger les gens, moi.

— Justement, vous êtes certain que c'est réglementaire de sortir son arme dans la rue ? Ça m'a semblé effrayer la population qui s'est mise à courir autour de nous. Faudrait faire attention à... »

Son sourire qui se voulait compréhensif se brise en mille morceaux.

« Tu vas m'apprendre mon métier ?

— Un dentiste m'a sorti la même phrase. J'ai toujours mal à la dent qu'il...

— Ta gueule !

— C'est bien le problème, monsieur l'agent. »

Il bave de rage puis m'enfile de force le sac-poubelle. Il y avait des trous au niveau des yeux et du nez lorsque j'étais dehors mais là non, c'est le noir complet. Peut-être qu'il l'a pris dans le mauvais sens pour sa reconstitution de scène de crime. Je suffoque. Mon nez aspire douloureusement cette saloperie de plastique. J'essaie de me dégager mais le policier est plus fort que moi. Son étau se resserre sur ma gorge gonflée par l'effort désespéré. Même mon ressentiment contre les bellâtres n'est pas assez puissant pour desserrer l'étreinte.

Je meurs donc asphyxié la tête dans un sac-poubelle.

Enfin... je meurs... Je me réveille en sursaut dans mon lit. Je suis encore bien vivant. Hélas, jugeront certains.

Demandez-le donc aux deux vilains cocos que je repère tandis qu'ils poussent la porte du salon de thé.

« Ceux-là, ma tronche ne va pas leur revenir... » que je m'afflige, grimace à la clé.

C'est bien ma veine... Moi qui commençais à me remettre du cauchemar policier de cette nuit. J'appréciais un allongé en observant les Parisiens se balader devant les hautes grilles noires d'un jardin public où je n'entre plus. Malheureusement me voici maintenant en présence d'un plutôt grand aux cheveux blonds, ternes et frisés. Il est flanqué d'un brun, plus court de taille, barbu, ses cheveux à lui se raréfiant et ramenés, depuis une pauvre raie, en cache-misère sur le côté. Les regards de ces récents trentenaires croisent d'emblée le mien. Je me détourne de leurs mines choquées par mon visage pourtant perdu parmi une vingtaine de clients. J'ai l'habitude. La plupart du temps, dans la réalité (pour la plupart des haineux, l'impossibilité frustrante de me briser le crâne), il ne se passe rien d'autre qu'un bain glacial de mépris dans lequel on me plonge à coups d'œillades de travers ou de remarques acerbes. Et la vie de ces deux types s'est sans doute déroulée jusqu'ici sans altercation notable. La fréquentation de ce débit de boissons assez raffiné, leur habillement tout ce qu'il y a de plus correct, ainsi que leurs tatouages réglementaires sur les bras le laissent tout au moins à penser. Voilà des garçons avec des casiers judiciaires vierges et, sans doute, des études prétendument supérieures déflorées. Mais il y a ma fichue bobine qui éveille en eux toute la haine du monde... Ils prennent place juste derrière moi. Pas à dessein mais parce que le salon paré de miroirs oblongs aux murs et d'un carrelage décoré de jolies fougères au sol est déjà bien rempli. Attaché à ma paix, je me concentre sur le livre acheté sur les quais afin de ne pas les provoquer. Cela marche d'ailleurs un temps car ils entament une discussion sur le groupe de rap amateur d'une de leurs connaissances. Hélas, très vite, le blond n'y tient plus. Même dos à lui, je sens son envie dévorante de me tomber sur le râble. Il laisse mourir une demande de son copain puis l'interroge :

« Tu trouves pas, Lionel, qu'y a quelque chose qui file le seum de ouf ici ? »

Je tourne légèrement la tête. Le brun lisse sa barbe d'un air malin.

« Ouais, un truc relou puant grave... »

Sa réponse rallume la bonne humeur du blond. À cause du brouhaha des conversations, le brun doit continuer plus fort pour que j'entende.

« Y devraient pas laisser entrer n'importe qui, putain !

— Grave. En plus, il a tordu la bouche comme un teubé quand on est arrivés. »

Remarque fondée du blond qui renchérit :

« C'est chaud comme ça m'vèner ! Qu'y soit chelou, c'est son putain de problème mais nous plomber notre moment comme un relou, ça saoule !

— Grave Mathieu. »

Et des Lettres avec ça... Le blond, le plus sûr de lui avec son mètre quatre-vingt-un ou trois (j'atteins péniblement le mètre soixante-seize), se lève pour s'asseoir à ma droite. Ça, c'est pas bon... J'essaie de calmer ma respiration mais comment arrêter la sueur qui commence à perler sur mon dos ?

« Quoi ? Qu'est-ce t'as ? Tu kiffes pas qu'on vienne ici ? Hein ? Avec ta sale gueule !

— Une très sale gueule même ! s'égosille le brun derrière nous.

— Grave frérot ! »

Le courtaud se lève à son tour, demande poliment à une dame âgée si elle a besoin d'une chaise puis la traîne jusqu'à ma gauche.

« Tu pourrais répondre à mon pote, le relou ! » s'enthousiasme-t-il, le cul posé.

Je ne bronche pas. D'instinct animal, et d'expérience, je fais le mort et cache mes mains fébriles sous la table. Allez, mon Séb, c'est pas gai mais pour l'instant, aucune insulte n'a été proférée ; sale gueule s'avérant un diagnostic justifié. Aucune humiliation ne m'a été infligée non plus. Mais il y a cet encerclement, guère de bon augure.

« Ce connard n'a pas mis de sucre. Il est peut-être diabétique », se moque le blond en déposant dans ma tasse les deux morceaux laissés de côté.

Ça n'a pas loupé... Il suffisait même pas de le dire mais d'y avoir pensé...

De plus en plus de tables observent leur manège. Le « petit » brun (il doit faire

un mètre soixante-sept, soixante-huit à tout casser mais je jurerais qu'il est du genre à soutenir contre toute vraisemblance l'atteinte du mètre soixante-dix), théâtral, se dresse.

« Super de ouf ! Attends Mathieu, je vais chercher le mien ! »

Il s'exécute, revient, reste debout bien en évidence du public pour léchouiller son sucre puis le jette dans mon allongé en se rasseyant. Quelques « Oh ! » d'indignation légère dans la salle mais une majorité d'approbations rieuses vis-à-vis des deux compères. Il me faut réfléchir rapidos. J'étudie leurs positions pour savoir si je peux, sans les bousculer, aller payer au comptoir toute honte bue. Puis je partirais à tout jamais de cet endroit synonyme désormais de mauvais souvenir. On ne m'avilit pas deux fois.

« Qu'est-ce t'as ? Tu balises de ouf ou p'tête que tu vas nous taper ? » s'amuse le blond.

La question se pose. Je pratique le Karaté. Sans être Bruce Lee, je sais me défendre. L'exiguïté provoquée par le duo m'interdit tout mawashi geri (coup de pied circulaire). Je pourrais, en revanche, envoyer une petite droite au blond puis repousser le brun.

À cette option deux périls, éventuellement cumulatifs.

Que cela foire. Le blond, éventant l'attaque, me frappant avant que je ne le cogne, ou qu'il se relève de mon coup de poing pour m'en mettre en retour une bonne. Le brun dans mon dos peut aussi m'assommer avec une chaise. Ça, c'est pour le cas invraisemblable (mais ma face de con donne des ailes) où ils sauraient se battre.

Que je réussisse à me dégager après les avoir effectivement « tapés » ? Je pourrais me retrouver en garde à vue puis jugé pour coups et blessures volontaires. Ils seraient deux à témoigner contre moi ; voire plus si un autre consommateur prenait parti en leur faveur à cause de mon aspect. Pire encore, le juge pourrait sévir car saisi d'animosité à ma vue.

C'est compliqué. D'habitude, ma préoccupation dans un restaurant ou un café, après les précautions de placement loin de tout haineux détecté au radar, se limite à surprendre le serveur désirant souiller mon plat ou ma boisson. Le danger est concret. Au Noël dernier, je commandai des churros dans un chalet du marché organisé en bas de mon immeuble. La jeune fille à la caisse, aimable, demanda à un collègue de les préparer. Lui me dévisagea avec une rare malveillance puis se

retourna afin de déposer dans un sac en carton les friandises avant de me les donner avec répugnance. J'ignore quelle démarche malsaine ce jeune homme accomplit, caché durant quelques secondes, mais elle fut d'une efficacité redoutable. Chapeau l'artiste ! Je fus pris de coliques épouvantables dans les minutes suivant l'ingestion. Quelle imprudence aussi de ne pas revenir sur ma commande au vu du dégoût carabiné du préparateur...

Dégoût est exact aussi pour le grand blond du salon de thé.

« Tu trouves pas, Lionel, qu'il a grave une putain de tête à claques, ce con ?

— J'te jure, Mathieu.

— Et, Lionel, qui dit tête à claques dit distribution de ?

— De ouf ! » rit le brun.

Il se racle la gorge, inspiré, je le devine, par l'envie d'inonder de salive mon verre d'eau qu'il lorgne ; ma consommation payante ayant eu son compte. Chacun a les eurêka qu'il peut. Je décide d'une phrase pour apaiser la situation. Si elle échoue, elle paraîtra si lâche qu'elle camouflera l'extirpation virile qui pourrait suivre.

« Écoutez, messieurs, je ne vous ai rien fait. »

Elle indigné Mathieu.

« Y répond ce bâtard ? T'existes. C'est d'jà grave de trop ! »

Cette antienne (si connue de mes services) bien que contradictoire avec l'injonction récente du brun ne contrarie pas ce dernier. Il glousse d'un rire sadique, jouissant de me rendre fou, puis embraye :

« Tu parlais de what, Mathieu, avant qu'il te respecte grave pas en t'interrompant de ouf ? Du kiff de lui coller des baffes, y m'semble ! »

Ça se corse. Je n'ai plus le choix. Ils vont finir par me frapper. Je dois trouver la force, malgré le mal de ventre dont ils m'ont fait cadeau, de me lever pour tenter une sortie pacifique, mais en serrant le poing. Au moindre geste de leur part, je l'enverrai dans les dents du blond avant de déguerpir. Mais je m'aperçois qu'un client filme avec son téléphone en ricanant. J'ai bien payé en liquide ? Parce que si j'ai utilisé ma carte de crédit et que je les cogne, on pourrait me retrouver même si j'arrive à me sauver sans que...

Nous nous tournons tous les trois. Se tient brusquement à côté de nous un homme, aux cheveux noirs et bouclés, devant aboutir au mètre quatre-vingt-quinze

au garrot et dépasser allégrement la tonne. Son visage usé voire abîmé est souriant.

D'où sort-il ? Du salon de thé bien sûr. Mais je ne l'ai pas repéré avant. J'avoue que pour moi depuis quelques minutes, l'établissement n'est qu'une arène. J'en suis au centre, harcelé par deux féroces, tridents en main. Dans les tribunes, des spectateurs indistincts, sauf celui qui filme pour « télé-mise-à-mort ».

Ce géant voudrait-il participer à l'hallali avec ses grosses paluches ? De coutume, je repère instantanément les gens qui m'ont dans le nez mais en cet instant, haut en angoisse, j'ai du mal à le lire. Et à l'entendre à cause des bourdonnements survenus depuis le troisième sucre indésirable dans mon allongé mais je crois qu'il profère :

« Y a un problème avec mon p'tit frère, les gars ?

— Qu... Quoi ? » bégaye le blond.

Mathieu a tout compris, lui. Et ma douleur aussi ! Je touche mon ventre. Oui, elle a disparu.

Quelle joie de voir l'inconnu au bataillon contracter ses épaules de démenageur et chasser mes acouphènes !

« J'ai dit : y a un problème avec mon p'tit frère ? T'es bouché ou quoi ?

— Hein ? Non monsieur, je... Enfin... Non, non...

— Alors pourquoi qu'tu m'fais répéter ? Et pourquoi vous vous êtes foutus, ton copain et toi, d'chaque côté de lui comme pour lui mettre la pression ? »

Il prend un air narquois.

« Oh mais on ne voulait pas... Mais... c'est... vraiment votre frère le... le monsieur ? s'enquiert le brun.

— De père et d'mère. Ça t'cause souci, court sur pattes ? »

Le qualificatif fait mal à Lionel mais la colère ne brûle qu'une seconde dans ses yeux.

« Non, monsieur, bien sûr que non. Croyez bien que je...

— T'avais pourtant l'air d'lui balancer des remarques à la con.

— Quoi ? Non... je m'serais pas permis de... bredouille Lionel. Il est... très sympathique.

— Et toi l'blondinet ? Y m'semble que t'as dit bâtard. Pac'que comme j'suis son